

# *Libretto*



# LES AVENTURES DU CHEVALIER JAUFRÉ

Traduit de l'occitan et préfacé par  
JEAN-BERNARD MARY-LAFON

Illustré de vingt belles gravures dessinées par  
GUSTAVE DORÉ

*Libretto*

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-248-5

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Beaucoup de livres que nous avons lus correspondent à des moments de nos existences qui en rendent le souvenir aussi inoubliable que les instants et les lieux où nous les avons découverts. Le risque de la relecture est alors grand... combien de fois avons-nous rouvert un roman de notre adolescence et amèrement constaté ses faiblesses?

*Les Aventures du chevalier Jaufré* a ainsi durablement marqué de son empreinte ma mémoire. J'ai découvert ce mince volume alors que j'étais chez un ami de la famille. J'étais à cette période plongé dans la geste arthurienne de Chrétien de Troyes lorsque cet ami m'en proposa la lecture. Bibliophile de cœur, mon hôte sortit de sa vaste bibliothèque un volume relié de toile bleu nuit enrichi de dorures: il était rédigé en langue anglaise, me laissant croire qu'il s'agissait là d'un apocryphe dont l'auteur devait être une femme se prénommant Mary et portant un patronyme très francophone: Lafon! L'ouvrage étant composé dans un style simple et clair, la langue anglaise ne fut pas un frein à sa découverte. Les gravures de Gustave Doré ajoutèrent au plaisir de ma lecture.

Internet n'existant pas encore, je persistai quelque temps à croire en l'existence d'une Mary Lafon jusqu'à ce que le propriétaire de ce volume éclaira ma lanterne... Mary Lafon était en fait un homme! en rien américain mais français!

Quant à l'édition que j'avais lue, il s'agissait tout bonnement de l'édition anglaise du livre !

Jean-Bernard Mary-Lafon était un médiéviste de grande renommée qui, dans un XIX<sup>e</sup> siècle bousculé par les progrès techniques, contribua à remettre au jour le patrimoine littéraire oublié de cette période qui fut trop longtemps considérée comme sombre et rude : le Moyen Âge.

*Les Aventures du chevalier Jaufré* furent composées à la fin du XII<sup>e</sup> ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> par un auteur occitan resté anonyme. Il s'agit de la seule œuvre littéraire mettant en scène le chevalier Jaufré, l'un des héros de la Table-Ronde. Remise en lumière par Mary-Lafon, sa traduction en français moderne parut en 1856, enrichie de vingt gravures commandées à Gustave Doré. L'année suivante, l'ouvrage fut publié aux États-Unis où il devint un véritable phénomène d'édition. La contribution de Gustave Doré y était pour beaucoup, sa notoriété étant plus forte dans le monde anglo-saxon qu'en France.

Ce petit chef-d'œuvre n'ayant jamais été réimprimé, Libretto restitue enfin l'édition française d'origine ainsi que les vingt gravures de Gustave Doré, qui sauront séduire le lecteur d'aujourd'hui. Jugez-en plutôt... Alors qu'un animal fantastique terrorise la cour du roi Arthur (ou Artus), un jeune écuyer du nom de Jaufré s'y présente, demandant à être adoubé. Au même moment, un guerrier nommé Taulat de Rugimon tue un chevalier avant de prendre la fuite. Jaufré sera adoubé sans attendre afin de poursuivre l'assassin. Dans sa quête, notre noble Jaufré rencontrera la belle Brunissende, mais de scènes de combats en épreuves empreintes de fantastique et de merveilleux, ces nouvelles aventures éloigneront nos jeunes amants avant de les réunir car, bien sûr, notre histoire se termine sous les meilleurs augures !

1. Entre 1160 et 1180 selon certains spécialistes ou vers 1225 selon d'autres.

## PRÉFACE DU TRADUCTEUR

La France littéraire ne se doute pas de ses richesses. Il y a dans les catacombes de ses bibliothèques et de ses archives une foule de bijoux inconnus qui feraient briller d'un nouvel et vif éclat sa couronne poétique. Le grand siècle n'en soupçonna pas même l'existence ; le dix-huitième passa sans les voir ; et si, de nos jours, quelques érudits ont songé à les mettre en lumière, le bruit de leurs travaux, très superficiels et très incomplets d'ailleurs, n'a pas franchi le seuil de l'Institut.

Il reste donc, en ce qui touche le Midi surtout, à ouvrir le filon de cette mine d'or, mine vierge encore, car Sainte-Palaye, Rochegude, Raynouard, Fauriel n'ont fait que l'effleurer, et à réhabiliter, au point de vue poétique, le Moyen Âge, trop sacrifié à la Renaissance, trop rigoureusement proscrit par l'Université. Nourris, en effet, dès le collège, des littératures de la Grèce et de Rome, admirables de forme mais un peu sobres d'invention, nous ne pouvons avoir une idée des œuvres où l'imagination de la France, jeune, vive et gaie, a fleuri pleine de fraîcheur comme rose au printemps. On va juger de la valeur de ces poèmes que rimèrent les troubadours dans les douzième et treizième siècles, par le roman dont nous donnons aujourd'hui la primeur au public. Tiré de la poussière où il était enseveli depuis six cents ans, le roman de Jaufré est traduit pour la première fois. En considérant

le mérite du livre on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il méritait cet honneur depuis longtemps.

Qu'on se figure un kiosque de Smyrne ou de Grenade, aux colonnettes de marbre blanc, sveltes et gracieuses comme celles de l'Alhambra, aux trèfles élégants, aux vitraux colorés et radieux de toutes parts des clartés d'un soleil de mai, voilà le roman de Jaufré et de la belle Brunissende!... Rien de plus piquant, de plus neuf, de plus fantastique et qui reflète mieux les caprices charmants de l'imagination méridionale au Moyen Âge. La société féodale y revit tout entière avec ses féeries, ses fictions chevaleresques, ses mœurs et ses grands coups de lance; et tel est l'intérêt du récit, qu'on s'y abandonne avec autant de plaisir que nos aïeux, quand il était fait aux sons de la viole du jongleur dans la grande salle des châteaux ou sous les tentes.

Deux particularités, qui ne sont point indifférentes pour l'histoire, augmentent encore le prix de cette perle poétique; l'une est l'influence des idées arabes qu'on y sent de loin comme l'oasis embaumée de l'Orient, et l'autre l'inspiration qu'y puisa évidemment Cervantes. Si on y retrouve effectivement le Roc, les Souhails et la Tente de la fée Pari-Banou, souvenirs des *Mille et Une Nuits*, on voit que le roman de Jaufré a fourni au manchot d'Alcalá l'idée première de l'aventure des galériens (*desdichados galeotes*), du Cavalier vert (*Caballero del verde gabán*), du braiment des Regidors (*rebuzno de los dos Regidores*), de la princesse Micomicona, de la Tête enchantée. Et à ce propos, qu'il nous soit permis de faire remarquer que le roman de Jaufré offre la matière d'un rapprochement piquant avec l'œuvre de Miguel de Cervantes. N'est-il pas curieux, après l'ingénieux *Don Quixote*, de lire avec plaisir les aventures d'un chevalier errant?...

Nous aurions encore bien des choses à dire sur le poème et sur notre système de traduction, mais, ennemi des dissertations inutiles, nous les dirons en deux mots. Écrit en

langue provençale du douzième siècle, le roman se compose de onze mille cent soixante vers de huit syllabes<sup>1</sup>. Il fut commencé par un troubadour qui en entendit raconter le sujet à la cour du roi d'Aragon, et fini par un poète assez modeste pour taire son nom et celui de son collaborateur. Afin de rendre la lecture de leur ouvrage plus agréable, tout en nous efforçant d'en conserver la saveur méridionale et la naïve couleur, nous avons élagué toutes les longueurs et toutes les redites qui surchargent parfois et ralentissent la marche de l'action. Puisse maintenant cette fleur du génie de nos pères avoir gardé, dans notre langue, une partie de sa fraîcheur et de son parfum d'autrefois !

JEAN-BERNARD MARY-LAFON



1. La Bibliothèque impériale en possède deux manuscrits : l'un, petit in-folio en ronde minuscule italienne, à deux colonnes de quarante-cinq vers, 124 pages, coté sous le numéro 291, 2<sup>e</sup> supplément français ; l'autre, petit in-quarto à miniatures, coté sous le numéro 7988, ancien fonds.



## PRÉFACE DE L'AUTEUR

D'un conte de chevalerie de bonne façon, de vive allure, plein d'enseignements sages et courtois, et où foisonnent belles prouesses, aventures étranges, assauts, rencontres et batailles, vous pouvez ouïr le début. S'il vous amuse, je vous dirai tout ce que j'en sais, ou tout ce qu'il vous plaira d'en entendre. Que je sache seulement ce que vous voulez, et si vous êtes disposés à m'écouter de bon cœur. Lorsque le jongleur récite, en effet, on ne doit ni acheter, ni vendre, ni tenir conseil à voix basse, car le récit est perdu pour celui qui parle, et il me semble que ceux qui écoutent ne peuvent avoir grand plaisir.

Je viens donc vous conter nouvelles de la cour du bon roi Artus, qui fut si preux, si vaillant et si sage que son nom ne mourra jamais, et qu'on parlera éternellement des grandes choses qu'il a faites, et des bons chevaliers, tous célèbres par leurs prouesses, qu'il réunit autour de sa table ronde. Dans cette cour, la plus loyale et la plus belle qui ait brillé sous les étoiles, chacun trouvait le conseil ou l'appui qu'il venait réclamer. Là triomphait le droit, et les torts étaient redressés.

Là, dames et donzelles, veuves et orphelins qu'on guerroyait injustement ou qu'on déshéritait de force ne manquaient jamais de champions. Les opprimés de toute condition y trouvaient un refuge, et nul n'y chercha protection en vain. Faites donc doux accueil à un poème issu de si bon lieu, et veuillez l'écouter en paix.

Le troubadour qui l'a rimé ne connut point le roi Artus, mais il a entendu conter toute l'histoire en la cour du roi d'Aragon, le meilleur roi qui soit au monde<sup>1</sup>.

Père de prix et fils de renom, seigneur de bonne aventure, humble de cœur et franc de nature et d'esprit, le roi d'Aragon aime Dieu et le craint; il maintient foi et loyauté, paix et justice; aussi Dieu le protège, lui donne la victoire quand il lève sa bannière contre les mécréants, et l'élève au-dessus de tous ceux qui ont du prix et de l'audace. Où trouver jeune front portant couronne qui rayonne de plus de splendeur?

Il fait grands dons aux jongleurs et aux chevaliers, et sa cour est le rendez-vous de tous ceux qui sont tenus pour preux et pour courtois. C'est devant lui que le troubadour entendit raconter par un chevalier étranger, parent d'Artus et de Gauvain, la chanson qu'il vient de rimer, et dont la première aventure arriva pendant que le roi de la Table-Ronde tenait sa cour à Cardeuil le jour de la Pentecôte.

1. Don Pedro II, tué en 1213 à la bataille de Muret.



« Bel ami, ceux qui traverseront ce val trouveront maintenant la route sûre  
et n'auront pas grand-peur de vous. »



## L'AVENTURE DE LA FORÊT

Le jour de la Pentecôte, fête qui avait attiré à Cardeuil une foule de chevaliers, Artus, roi de la Table-Ronde, couronna sa tête et alla ouïr messe au vieux moutier. Il était entouré de tous les chevaliers de la Table-Ronde. On voyait là monseigneur Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan, Yvan le preux, le franc Éric, Quex le sénéchal, Perceval, Calogranant, Cligès le chevalier de prix, Cœdis le bel inconnu, Caravis au bras court, toute sa cour enfin et bien d'autres dont j'ai oublié les noms.

La messe ouïe, ils revinrent tous au palais joyeux et bruyants, et ne songeant plus qu'au plaisir. Chacun se mit en arrivant à deviser à sa guise. Les uns parlaient d'amour, les autres de chevalerie, ceux-ci des aventures qu'ils allaient chercher. À ce moment, Quex entra dans la salle, tenant en main une branche de pommier. On se hâta de lui faire place, car il n'était personne qui ne craignît sa langue et les mots venimeux qu'elle jetait. Ce baron ne respectait rien. Des meilleurs, il disait le pire. Preux et bon chevalier, du reste, il était de sage conseil, vaillant homme de guerre et seigneur de haut parage, mais son humeur railleuse et ses méchants propos lui ôtaient beaucoup de son prix.

Allant droit au roi, il lui dit :

– Seigneur, si vous le trouviez bon, il serait temps de se mettre à table.

– Quex, répondit Artus furieux, tu es né pour m’impatier et pour parler vilainement. Ne t’ai-je pas dit mille fois que je ne mangerais pour rien au monde, lorsque ma cour est réunie, avant d’avoir trouvé une aventure, vaincu un chevalier ou délivré une donzelle ? Va t’asseoir au fond de la salle.

Quex se retira sans rien dire, et alla se mêler à la foule joyeuse où gens de toute condition, chevaliers, jongleurs et soudadières ne cessèrent de jouer, de deviser gaiement et de rire jusqu’à l’heure de none. À none, Artus appela monseigneur Gauvain et lui dit :

– Beau neveu, faites seller nos destriers ; puisque l’aventure ne nous vient pas, nous irons la chercher en plaine, car si nous tardions encore, nos chevaliers auraient raison de dire qu’il est temps de dîner.

– Votre commandement, répondit Gauvain, va être exécuté, seigneur.

À l’instant même il ordonna aux écuyers de seller les chevaux et d’apporter les armures. En un clin d’œil, les chevaux furent garnis et les hommes armés. Le roi ceignit l’épée, et, se mettant à la tête de ses barons, se dirigea vers Bréciliande, une vaste et sombre forêt. Après avoir quelque temps chevauché dans ses sentiers noirs et profonds, le roi arrêta le destrier et prêta l’oreille au milieu du plus grand silence. Une voix se fit alors entendre dans le lointain, criant au secours par intervalles et invoquant tour à tour Dieu et sainte Marie.

– Je veux aller là-bas, s’écria Artus, mais seul avec ma bonne épée.

– S’il vous plaît, seigneur, dit Gauvain, je chevaucherai avec vous.

– Neveu, reprit le roi, n’en parlons plus, je ne prends point de compagnon.

– Puisqu’il en est ainsi, dit Gauvain, faites à votre volonté. Artus demande son écu et sa lance, puis il éperonne vive-

ment vers l'endroit d'où s'élevait la voix. À mesure qu'il avançait, les cris devenaient plus perçants. Le roi se hâta d'accourir et arrive devant une rivière sur laquelle était un moulin. À la porte de ce moulin, il voit une femme éperdue, qui pleurait, criait, battait des mains et s'arrachait les cheveux de désespoir. Le bon roi, ému de pitié, lui demanda ce qu'elle avait.

– Seigneur, répondit-elle en pleurant, secourez-moi, au nom de Dieu ! Une bête féroce, descendue de la montagne, est là qui mange tout mon blé.

Artus s'approche doucement et découvre la bête sauvage, qui était effrayante à voir.

Beaucoup plus grosse qu'un taureau, elle avait le poil long et roux, un cou blanc, une énorme tête ombragée d'un buisson de cornes. Ses yeux étaient gros et ronds, ses dents monstrueuses, son museau informe, ses jambes massives et ses pieds larges et carrés. Un élan n'est pas plus grand. Artus la regarda un moment assez émerveillé ; puis, faisant le signe de la croix, il descendit de cheval, mit la main à l'épée, se couvrit de son écu et entra dans le moulin. Mais la bête, loin de s'effrayer, ne leva pas même la tête et continua tranquillement à dévorer le blé de la trémie. La voyant ainsi immobile, le roi pensa qu'elle n'était pas brave et la frappa, pour l'exciter, du plat de l'épée sur la croupe, mais elle ne bougea point. Il vint se placer devant elle et fit semblant de la férer : elle ne parut pas l'apercevoir. Artus posa donc son écu, remit l'épée à sa ceinture, et comme il était grand et vigoureux, il la saisit par les cornes et la secoua de toutes ses forces, mais sans pouvoir lui faire lâcher prise. Irrité, il voulut lever le poing pour lui en asséner un coup sur le front, mais il ne put retirer ses mains, elles étaient clouées aux cornes.

Aussitôt que la bête sentit que son ennemi était pris, elle releva la tête et sortit du moulin, emportant, pendu à ses cornes, le roi fou, éperdu, écumant de colère. Elle regagnait la forêt au petit pas, lorsque monseigneur Gauvain, qui se

trouvait, de fortune, en avant de ses compagnons, la vit qui emportait son oncle et faillit en perdre le sens.

– Chevaliers, cria-t-il à pleine voix, allons secourir notre seigneur, et que celui qui restera derrière soit chassé de la Table-Ronde ! Nous mériterions tous d’être honnis s’il était perdu faute d’aide.

En disant ces paroles, il fond sur la bête sans attendre ses compagnons et baisse la lance pour la férer.

Mais le roi craignit qu’il ne lui en arrivât mal et lui dit :

– Beau neveu, merci, arrête pour l’amour de moi. Si tu la touches je suis mort, et si tu l’épargnes sauvé. J’aurais pu la tuer et ne l’ai point fait ; quelque chose me dit qu’elle m’en saura gré. Laisse-la donc tenir sa voie et défends à mes hommes d’approcher.

– Vous voulez, seigneur, répondit Gauvain en pleurant, que je vous laisse périr sans secours ?

– Le meilleur secours, reprit le roi, c’est de faire ce que je dis.

Gauvain en conçut telle rage qu’il jeta sa lance et son écu, mit sa cape en lambeaux et s’arracha des poignées de cheveux.

Sur ces entrefaites, Yvan et Tristan arrivaient à grand éperon et la lance baissée, mais Gauvain leur cria en levant les mains :

– Ne la frappez pas, seigneurs, pour l’amour du roi, car il est mort si vous la touchez !

– Que ferons-nous donc ?... dirent les autres.

– Suivons-la, répliqua Gauvain ; si le roi est occis, elle mourra.

La bête cheminait toujours, sans se presser et sans avoir l’air de les voir, vers une roche ronde, haute et escarpée. Elle la gravit rapide comme une hirondelle, et Gauvain et ses compagnons, qui suivaient de loin dolents et marris, la virent se diriger, quand elle fut au sommet de la roche, vers le point le plus profond de la vallée. Là, avançant la tête, elle tint le roi suspendu au-dessus de l’abîme. Jugez de l’angoisse

de Gauvain et de ses compagnons, dont chacun se battait de rage ! En entendant leurs cris, ceux qui étaient restés en arrière accourent à broche d'éperon, et, arrivés au pied du rocher, ils lèvent la tête et voient le roi pendu aux cornes de la bête : les voilà qui exhalent aussitôt les plus douloureuses lamentations qu'on ait jamais ouïes. Je ne peux vous peindre leur désespoir. Vous eussiez vu là chevaliers et donzels s'arrachant les cheveux, déchirant leurs vêtements et maudissant les aventures qui leur ont été si fatales et si cruelles dans la forêt. Quex s'écrie pour les achever :

– Hélas ! bonne chevalerie, que je te plains d'être aujourd'hui la cause de la mort du roi et d'avoir perdu ta vaillance lorsque l'aventure est venue !

En disant ces paroles il se laisse choir sur le sable. Cependant le roi était toujours suspendu par les mains aux cornes de la bête, qui ne remuait pas. Il avait grand-peur de tomber dans l'abîme, et priait tout bas sainte Marie et Dieu, son glorieux Fils, de le tirer de ce péril. Alors Gauvain, Tristan, et je ne sais combien de chevaliers, s'avisèrent d'entasser les habits de toute la troupe au pied du roc pour amortir la chute d'Artus. Gauvain ne l'eut pas plutôt proposé, que chacun se déshabille en toute hâte.

On apporte en courant capes et manteaux, on quitte à l'envi chausses, braies et chemises. En un instant tous les chevaliers furent nus, et il y eut un tel monceau de vêtements au pied de la roche que le roi en tombant n'aurait pas pu se faire grand mal. Lorsque la bête vit cela, elle fit semblant de se retirer et remua un peu la tête. Ceux d'en bas, effrayés, poussèrent aussitôt un grand cri d'angoisse et se mirent à prier Dieu à deux genoux de protéger le roi et de le leur rendre sain et sauf. La bête, à ce moment, sauta au milieu d'eux, et, délivrant Artus, elle devint un jeune et beau chevalier, richement vêtu d'écarlate de la tête aux talons. Ce chevalier plia le genou et dit au roi en souriant :



Les trois chevaliers et tous ceux de la cour venus à leurs cris se désespéraient au pied du rocher.

– Sire, commandez à vos hommes de reprendre leurs habits ; ils peuvent dîner maintenant, car, bien qu'elle ait été tardive, l'aventure est trouvée.

Artus demeurait tout ébahi et à moitié hors de sens de cette aventure étrange. Il reconnut bien le chevalier, qui était l'un des meilleurs de sa cour, et des plus prisés parmi les preux, les courtois et les sages.

Adroit à tous les exercices, gai, avenant, aimé de tous, et des premiers à la bataille, quoique doux et modeste, ce baron savait les sept arts et celui des enchantements. Il avait fait depuis longtemps un accord avec le roi, d'après lequel, s'il se transformait lorsque la cour serait assemblée, il devait recevoir trois dons : une coupe d'or, un destrier de prix et un baiser de la plus gentille demoiselle.

Gauvain accourut sur ces entrefaites, croyant trouver son oncle tout brisé de sa chute, et vous jugez s'il fut émerveillé de le voir allègre et riant avec son enchanteur !

– Ma foi ! beau compagnon, dit-il, vous savez enchanter les gens et forcer les barons à quitter leurs habits.

– Vous pouvez les reprendre, seigneur, répondit l'enchanteur sur le même ton, car le roi n'en a plus besoin.

Ils les reprirent en effet, et sans choisir ; puis la cour revint à Cardeuil, le roi et monseigneur Gauvain marchant devant. Tous rentrèrent en joie au palais et à grand bruit. Les donzels donnèrent à laver et l'on se mit à table. Grande fut la cour et riche et bonne ; et il y eut là maint puissant personnage, maints rois, maints ducs et comtes. Monseigneur Gauvain le vaillant et Yvan le bien enseigné, tenant chacun la reine par un bras, la menèrent à table, où elle s'assit au-dessous du roi. Gauvain se plaça de l'autre côté et Yvan auprès de la reine ; puis chacun se prit à gaber et à rire de l'adresse de l'enchanteur, et quand la reine Gillamier, les chevaliers et les barons qui dans la forêt n'étaient point allés apprirent ce qui était advenu, ils en eurent grande surprise. Puis ils

se mirent à gaber et à rire comme les autres. Quex, sur ces entrefaites, posa les plats d'or devant le roi et devant la belle reine Gillamier; ensuite il s'assit pour manger, car il avait grand appétit, et les donzels servirent les autres chevaliers. Il ne manquait rien au festin : cerfs, chevreuils, sangliers, grues, outardes, chapons, cygnes, oies sauvages, paons, grasses gélines, perdreaux, pain blanc et vin pur, tout était là en abondance. Servis par les plus avenants donzels du monde, tous firent honneur au banquet.

On ne pensait donc qu'à manger et à boire, lorsqu'on vit entrer, chevauchant sur un coureur à robe tachetée, un donzel grand, beau et de gentes manières. Jamais homme né de mère ne fut, je crois, mieux conformé. Il avait une brassée d'épaules, des traits nobles et réguliers, des yeux clairs, amoureux et rians, des cheveux luisants comme l'or, des bras gros et carrés et des dents d'ivoire. Sa taille fine à la ceinture, mais bien développée, annonçait la force. Il avait jambe haute et droite et pieds cambrés. Sa gonelle violette et bien taillée flottait sur des chausses de même couleur. Une guirlande de fleurs nouvelles couvrait son front bruni par le soleil et relevait l'éclat de ses joues vermeilles.

En entrant dans la salle, il mit pied à terre et vint s'agenouiller leste et joyeux devant le roi, puis il dit ainsi sa raison :

– Que celui qui fit le tonnerre et tout ce qu'on voit en ce monde, et qui n'a point de suzerain, sauve le roi et tous les siens !

– Ami, répondit Artus, je te souhaite bonne aventure ; si tu viens requérir un don, je l'accorderai volontiers.

– Sire, je suis un écuyer venu de loin à votre cour, parce que je savais y rencontrer le meilleur roi qui soit au monde, et je vous conjure, par sainte Marie, de me faire chevalier, s'il vous plaît.

– Ami, dit le roi, lève-toi et prends place à table, il sera fait selon ton désir.

– Sire, je ne me relèverai point, si vous le permettez, que vous ne m’ayez octroyé le don que je requiers.

– Je te l’accorde, dit le roi.

L’écuyer se leva à ces mots et alla prendre place à table. Mais il était assis à peine que voici venir, tout armé et sur un cheval courant, un vassal qui, traversant la salle, va frapper de sa lance un chevalier à la poitrine et l’étend mort aux pieds de la reine. Puis il s’en retourne en criant :

– J’ai fait cela pour te honnir, méchant roi ; si tu en as deuil et que quelqu’un de tes fiers chevaliers veuille me suivre, je m’appelle Taulat de Rugimon, et reviendrai tous les ans, le même jour, te faire la même avanie.

Le bon Artus baissait la tête, irrité et marri ; mais le donzel se dresse sur ses pieds, et, se présentant gravement devant le roi.

– Sire, dit-il, donnez-moi une armure, et je suivrai ce chevalier qui déshonore votre cour.

– Ami ! s’écria Quex aussitôt, vous aurez encore plus de courage quand vous serez ivre. Rasseyez-vous, s’il vous plaît, et buvez un autre coup, le fardeau en sera moins lourd, et vous pourrez abattre un chevalier avec ces armes, beaucoup mieux qu’avec l’épée tranchante !

Le donzel ne sonna mot, par respect pour le roi, car le sénéchal, sans ce motif, aurait payé cher ses paroles ; mais Artus ne put retenir sa colère et le gourmanda aigrement :

– Quex, vous ne vous taisez donc jamais et ne cesserez de mal dire que je ne vous aie chassé de ma cour ! Comment avez-vous osé parler si vilainement à un étranger venu en mon palais pour don requérir ?... Le venin dont vous êtes gonflé, l’envie, les méchants propos et les médisances ne peuvent donc vous rentrer au ventre ?

– Sire, reprit le donzel, pour Dieu ! laissez-le dire ; car je me soucie peu des traits de sa langue fourchue et m’en vengerais noblement ; vilaine parole n’entache pas l’honneur.

Faites-moi plutôt donner une armure pour suivre celui qui s'en va, je sens que je ne mangerai à mon aise que lorsque je l'aurai trouvé.

Le roi répondit avec courtoisie :

– Ami, je te donnerai volontiers destrier, bonnes armes et l'éperon de chevalier, car tu requiers les dons comme donzel bien enseigné. Mais tu es trop jeune pour combattre celui qui sort. Je n'en ai pas quatre autour de ma table ronde qui puissent affronter ses coups et l'atteindre sur champ. Laisse ce soin à d'autres ; il me serait trop déplaisant de perdre tout de suite un donzel si fort et si gent.

– Sire, puisque vous me trouvez grand et fort, c'est à tort ou pour me railler que vous voulez m'empêcher de combattre ; mais vous n'y réussirez point, à moins de me nier le don que vous m'avez promis. Or, roi qui oublie sa promesse perd son lustre et sa courtoisie.

Le roi répondit :

– Ami, je cède à ton ardent désir : tu vas être armé chevalier.

Il dit alors à deux écuyers d'aller chercher son armure, une lance, un écu beau et bien trempé, le heaume, l'épée tranchante, les éperons et un cheval de prix tout garni ; puis, lorsque les écuyers eurent apporté les armes et amené le cheval, il fit vêtir le donzel du haubert, lui attacha l'éperon droit, lui ceignit l'épée au côté gauche, et, après l'avoir baisé sur la bouche, lui demanda son nom.

– Sire, en la terre où je suis né, j'ai nom Jaufré, fils de Dovon.

Le roi, l'oyant parler ainsi, se prit à soupirer et à dire, la larme à l'œil :

– Quel chevalier et quel baron de prix c'était que ce Dovon ! Il fut de ma table et de ma cour. Preux chevalier et bien instruit, il ne trouva jamais son maître aux armes. Nul n'était tenu pour plus brave et plus redoutable en bataille. Que Dieu, s'il lui plaît, le reçoive à merci, car il mourut pour moi. Un

archer lui traversa le cœur d'un carreau d'acier à un château de mon domaine qu'il défendait en Normandie.

Cependant, un écuyer amène à Jaufré un destrier bai. Le jeune chevalier, mettant la main sur l'arçon, y sauta tout armé sans toucher aux étriers; puis il demanda son écu et sa lance, recommanda le roi à Dieu, et, ayant pris congé des autres barons, il sortit de la salle au galop.

